



# Gabriel Fauré (1845–1924)

*Clair de lune*, opus 46, n°2 (Paul Verlaine)

Votre âme est un paysage choisi  
Que vont charmant masques et bergamasques  
Jouant du luth, et dansant, et quasi  
Tristes sous leurs déguisements fantasques.

Tout en chantant sur le mode mineur  
L'amour vainqueur et la vie opportune,  
Ils n'ont pas l'air de croire à leur bonheur  
Et leur chanson se mêle au clair de lune,

Au calme clair de lune triste et beau,  
Qui fait rêver les oiseaux dans les arbres  
Et sangloter d'extase les jets d'eau,  
Les grands jets d'eau sveltes parmi les marbres.

*Spleen*, opus 51, n°3 (Paul Verlaine)

Il pleure dans mon cœur  
Comme il pleut sur la ville,  
Quelle est cette langueur  
Qui pénètre mon cœur ?

Ô bruit doux de la pluie,  
Par terre et sur les toits !  
Pour un cœur qui s'ennuie  
Ô le chant de la pluie !

Il pleure sans raison  
Dans [mon] cœur qui s'écœure.  
Quoi! nulle trahison?...  
[Mon] deuil est sans raison.

C'est bien la pire peine  
De ne savoir pourquoi,  
Sans amour et sans haine,  
Mon cœur a tant de peine !

*Prison*, opus 83, n°1 [op.68, n°1] (Paul Verlaine)

La cloche, dans le ciel qu'on voit,  
Doucement tinte.  
Un oiseau sur l'arbre qu'on voit  
Chante sa plainte.

Le ciel est, par-dessus le toit,  
Si bleu, si calme !  
Un arbre, par-dessus le toit,  
Berce sa palme.

Mon Dieu, mon Dieu, la vie est là,  
Simple et tranquille.  
Cette paisible rumeur-là  
Vient de la ville.

Qu'as-tu fait, ô toi que voilà  
Pleurant sans cesse,  
Dis, qu'as-tu fait, toi que voilà,  
De ta jeunesse ?

**Mémoires**, opus 85

*Dans la forêt de septembre* (Catulle Mendès)

Ramure aux rumeurs amollies,  
Troncs sonores que l'âge creuse,  
L'antique forêt douloureuse  
S'accorde à nos mélancolies.

Ô sapins agriffés au gouffre,  
Nids déserts aux branches brisées,  
Halliers brûlés, fleurs sans rosée,  
Vous savez bien comme l'on souffre !

Et lorsque l'homme, passant blême,  
Pleure dans le bois solitaire,  
Des plaintes d'ombre et de mystère  
L'accueillent en pleurant de même.

Bonne forêt ! promesse ouverte  
De l'exil que la vie implore,  
Je viens d'un pas alerte encore  
Dans ta profondeur encor verte.

Mais d'un fin bouleau de la sente,  
Une feuille, un peu rousse, frôle  
Ma tête et tremble à mon épaule ;  
C'est que la forêt vieillissante,

Sachant l'hiver, où tout avorte,  
Déjà proche en moi comme en elle,  
Me fait l'aumône fraternelle  
De sa première feuille morte !

*La fleur qui va sur l'eau* (Catulle Mendès)

Sur la mer voilée  
D'un brouillard amer  
La Belle est allée,  
La nuit, sur la mer !

Elle avait aux lèvres  
D'un air irrité,  
La Rose des Fièvres,  
La Rose Beauté !

D'un souffle farouche  
L'ouragan hurleur  
Lui baisa la bouche  
Et lui prit la fleur !

Dans l'océan sombre,  
Moins sombre déjà,  
Où le trois mâts sombre,  
La fleur surnagea.

L'eau s'en est jouée,  
Dans ses noirs sillons ;  
C'est une bouée  
Pour les papillons.

Et l'embrun, la houle  
Depuis cette nuit,  
Les brisants où croule  
Un sauvage bruit,

L'alcyon, la voile,  
L'hirondelle autour ;  
Et l'ombre et l'étoile  
Se meurent d'amour,

Et l'aurore éclore  
Sur le gouffre clair  
Pour la seule rose  
De toute la mer !

*Accompagnement* (Albert Samain)

Tremble argenté, tilleul, bouleau...  
La lune s'effeuille sur l'eau...

Comme de longs cheveux peignés au vent du soir,  
L'odeur des nuits d'été parfume le lac noir ;  
Le grand lac parfumé brille comme un miroir

Ma rame tombe et se relève,  
Ma barque glisse dans le rêve.

Ma barque glisse dans le ciel,  
Sur le lac immatériel...

En cadence les yeux fermés,  
Rame, ô mon cœur, ton indolence  
A larges coups lents et pâmés.

Là-bas la lune écoute, accoudée au cône,  
Le silence qu'exhale en glissant le bateau.  
Trois grands lys frais coupés meurent sur mon manteau...

Vers tes lèvres, ô Nuit voluptueuse et pâle,  
Est-ce leur âme, est-ce mon âme qui s'exhale ?  
Cheveux des nuits d'argent peignés aux longs roseaux...

Comme la lune sur les eaux,  
Comme la rame sur les flots,  
Mon âme s'effeuille en sanglots !

**La Bonne Chanson**, opus 61  
Paul Verlaine (1844 – 1896)

*Une Sainte en son auréole*

Une Sainte en son auréole,  
Une Châtelaine en sa tour,  
Tout ce que contient la parole  
Humaine de grâce et d'amour ;

La note d'or que fait entendre  
[Le] cor dans le lointain des bois,  
Mariée à la fierté tendre  
Des nobles dames d'autrefois ;

Avec cela le charme insigne  
D'un frais sourire triomphant  
Éclos dans des candeurs de cygne  
Et des rougeurs de femme-enfant ;

Des aspects nacrés, blancs et roses,  
Un doux accord patricien,  
Je vois, j'entends toutes ces choses  
Dans son nom carlovingien.

*Puisque l'aube grandit, puisque voici l'aurore*

Puisque l'aube grandit, puisque voici l'aurore,  
Puisque après m'avoir fui longtemps, l'espoir veut bien  
Revoler devers moi qui l'appelle et l'implore,  
Puisque tout ce bonheur veut bien être le mien,

Je veux, guidé par vous, beaux yeux aux flammes douces,  
Par toi conduit, ô main où tremblera ma main,  
Marcher droit, que ce soit par des sentiers de mousses  
Ou que rocs et cailloux encombrant le chemin ;

Et comme, pour bercer les lenteurs de la route,  
Je chanterai des airs ingénus, je me dis  
Qu'elle m'écouterait sans déplaisir sans doute ;  
Et vraiment je ne veux pas d'autre Paradis.

*La lune blanche*

La lune blanche  
Luit dans les bois ;  
De chaque branche  
Part une voix  
Sous la ramée...

Ô bien aimée.

L'étang reflète,  
Profond miroir,  
La silhouette  
Du saule noir  
Où le vent pleure...

Rêvons, c'est l'heure.

Un vaste et tendre  
Apaisement  
Semble descendre  
Du firmament  
Que l'astre irise...

C'est l'heure exquise.

*J'allais par des chemins perfides*

J'allais par des chemins perfides,  
Douloureusement incertain.  
Vos chères mains furent mes guides.

Si pâle à l'horizon lointain  
Luisait un faible espoir d'aurore ;  
Votre regard fut le matin.

Nul bruit, sinon son pas sonore,  
N'encourageait le voyageur.  
Votre voix me dit : « Marche encore ! »

Mon cœur craintif, mon sombre cœur  
Pleurait, seul, sur la triste voie ;  
L'amour, délicieux vainqueur,  
Nous a réunis dans la joie !

*J'ai presque peur, en vérité*

J'ai presque peur, en vérité,  
Tant je sens ma vie enlacée  
À la radieuse pensée  
Qui m'a pris l'âme l'autre été,

Tant votre image, à jamais chère,  
Habite en ce cœur tout à vous,  
Ce cœur uniquement jaloux  
De vous aimer et de vous plaire ;

Et je tremble, pardonnez-moi  
D'aussi franchement vous le dire,  
À penser qu'un mot, qu'un sourire  
De vous est désormais ma loi,

Et qu'il vous suffirait d'un geste,  
D'une parole ou d'un clin d'œil,  
Pour mettre tout mon être en deuil  
De son illusion céleste.

Mais plutôt je ne veux vous voir,  
L'avenir dût-il m'être sombre  
Et fécond en peines sans nombre,  
Qu'à travers un immense espoir,

Plongé dans ce bonheur suprême  
De me dire encore et toujours,  
En dépit des mornes retours,  
Que je vous aime, que je t'aime !

*Avant que tu ne t'en ailles*

Avant que tu ne t'en ailles,  
Pâle étoile du matin,  
– Mille cailles  
Changent, chantent dans le thym ! –

Tourne devers le poète,  
Dont les yeux sont pleins d'amour,  
– L'alouette  
Monte au ciel avec le jour ! –

Tourne ton regard que noie  
L'aurore dans son azur ;  
– Quelle joie  
Parmi les champs de blé mûr ! –

Et fais luire ma pensée  
Là-bas, – bien loin ! oh ! bien loin !  
– La rosée  
Gaîment brille sur le foin ! –

Dans le doux rêve où s'agite  
Ma mie endormie encor...  
– Vite, vite,  
Car voici le soleil d'or ! –

*Donc, ce sera par un clair jour d'été*

Donc, ce sera par un clair jour d'été :  
Le grand soleil, complice de ma joie,  
Fera, parmi le satin et la soie,  
Plus belle encor votre chère beauté ;

Le ciel tout bleu, comme une haute tente,  
Frissonnera somptueux à longs plis  
Sur nos deux fronts [heureux] qu'auront pâlis  
L'émotion du bonheur et l'attente ;

Et quand le soir viendra, l'air sera doux  
Qui se jouera, caressant, dans vos voiles,  
Et les regards paisibles des étoiles  
Bienveillamment souriront aux époux.

*Mélodies de Venise*, opus 58

Paul Verlaine

*N'est-ce pas ? nous irons, gais et lents, dans la voie*

N'est-ce pas ? nous irons, gais et lents, dans la voie  
Modeste que nous montre en souriant l'Espoir,  
Peu soucieux qu'on nous ignore ou qu'on nous voie.

Isolés dans l'amour ainsi qu'en un bois noir,  
Nos deux cœurs, exhalant leur tendresse paisible,  
Seront deux rossignols qui chantent dans le soir.

Sans nous préoccuper de ce que nous destine  
Le Sort, nous marcherons pourtant du même pas,  
Et la main dans la main, avec l'âme enfantine

De ceux qui s'aiment sans mélange, n'est-ce pas?

*L'hiver a cessé : la lumière est tiède*

L'hiver a cessé : la lumière est tiède  
Et danse, du sol au firmament clair.  
Il faut que le cœur le plus triste cède  
À l'immense joie éparse dans l'air.

J'ai depuis un an le printemps dans l'âme  
Et le vert retour du doux floréal,  
Ainsi qu'une flamme entoure une flamme,  
Met de l'idéal sur mon idéal.

Le ciel bleu prolonge, exhausse et couronne  
L'immuable azur où rit mon amour.  
La saison est belle et ma part est bonne  
Et tous mes espoirs ont enfin leur tour.

Que vienne l'été ! que viennent encore  
L'automne et l'hiver ! Et chaque saison  
Me sera charmante, ô Toi que décore  
Cette fantaisie et cette raison !

*Mandoline (Fêtes galantes)*

Les donneurs de sérénades  
Et les belles écouteuses  
Echangent des propos fades  
Sous les ramures chanteuses.

C'est Tircis et c'est Aminte,  
Et c'est l'éternel Clitandre,  
Et c'est Damis qui pour mainte  
Cruelle [fit] maint vers tendre.

Leurs courtes vestes de soie,  
Leurs longues robes à queues,  
Leur élégance, leur joie  
Et leurs molles ombres bleues

Tourbillonnent dans l'extase  
D'une lune rose et grise,  
Et la mandoline jase  
Parmi les frissons de brise.

*En sourdine (Fêtes galantes)*

Calmes dans le demi-jour  
Que les branches hautes font,  
Pénétrons bien notre amour  
De ce silence profond.

[Mélons] nos âmes, nos cœurs  
Et nos sens extasiés,  
Parmi les vagues langueurs  
Des pins et des arbousiers.

Ferme tes yeux à demi,  
Croise tes bras sur ton sein,  
Et de ton cœur endormi  
Chasse à jamais tout dessein.

Laissons-nous persuader  
Au souffle berceur et doux  
Qui vient à tes pieds rider  
Les ondes de gazon roux.

Et quand, solennel, le soir  
Des chênes noirs tombera,  
Voix de notre désespoir,  
Le rossignol chantera.

*Green (Romances sans paroles : Aquarelles)*

Voici des fruits, des fleurs, des feuilles et des branches  
Et puis voici mon cœur, qui ne bat que pour vous.  
Ne le déchirez pas avec vos deux mains blanches  
Et qu'à vos yeux si beaux l'humble présent soit doux.

J'arrive tout couvert encore de rosée  
Que le vent du matin vient glacer à mon front.  
Souffrez que ma fatigue [à vos pieds] reposée  
Rêve des chers instants qui la délasseront.

Sur votre jeune sein laissez rouler ma tête  
Toute sonore encor de vos derniers baisers ;  
Laissez-la s'apaiser de la bonne tempête,  
Et que je dorme un peu puisque vous reposez.

*A Clymène (Fêtes galantes)*

Mystiques barcarolles,  
Romances sans paroles,  
Chère, puisque tes yeux,  
Couleur des cieux,

Puisque ta voix, étrange  
Vision qui dérange  
Et trouble l'horizon  
De ma raison,

Puisque l'arôme insigne  
De la pâleur de cygne,  
Et puisque la candeur  
De ton odeur,

Ah ! puisque tout ton être,  
Musique qui pénètre,  
Nimbés d'anges défunts,  
Tons et parfums,

A, sur d'âmes cadences,  
En ces correspondances  
Induit mon cœur subtil,  
Ainsi soit-il !

*C'est l'extase*

*(Romances sans paroles : Ariettes oubliées)*

C'est l'extase langoureuse,  
C'est la fatigue amoureuse,  
C'est tous les frissons des bois  
Parmi l'étreinte des brises,  
C'est, vers les ramures grises,  
Le chœur des petites voix.

Ô le frêle et frais murmure !  
Cela gazouille et susurre,  
Cela ressemble au [bruit] doux  
Que l'herbe agitée expire...  
Tu dirais, sous l'eau qui vire,  
Le roulis sourd des cailloux.

Cette âme qui se lamente  
Et cette plainte dormante,  
C'est la nôtre, n'est-ce pas !  
La mienne, dis, et la tienne,  
Dont s'exhale l'humble antienne  
Par ce tiède soir, tout bas ?

**Mirages**, opus 113  
Renée de Brimont (1880 – 1943)

*Cygne sur l'eau*

Ma pensée est un cygne harmonieux et sage  
Qui glisse lentement aux rivages d'ennui  
Sur les ondes sans fond du rêve, du mirage,  
De l'écho, du brouillard, de l'ombre, de la nuit.

Il glisse, roi hautain fendant un libre espace,  
Poursuit un reflet vain, précieux et changeant,  
Et les roseaux nombreux s'inclinent quand il passe,  
Sombre et muet, au seuil d'une lune d'argent ;

Et des blancs nénuphars chaque corolle ronde  
Tour à tour a fleuri de désir et d'espoir...  
Mais plus avant toujours, sur la brume et sur l'onde,  
Vers l'inconnu fuyant glisse le cygne noir.

Or j'ai dit : « Renoncez, beau cygne chimérique,  
À ce voyage lent vers de troubles destins ;  
Nul miracle chinois, nulle étrange Amérique  
Ne vous accueilleront en des havres certains ;

Les golfes embaumés, les îles immortelles  
Ont pour vous, cygne noir, des récifs périlleux ;  
Demeurez sur les lacs où se mirent, fidèles,  
Ces nuages, ces fleurs, ces astres, et ces yeux. »

*Reflets dans l'eau*

Etendue au seuil du bassin,  
Dans l'eau plus froide que le sein  
Des vierges sages,  
J'ai reflété mon vague ennui,  
Mes yeux profonds, couleur de nuit  
Et mon visage.

Et dans ce miroir incertain  
J'ai vu de merveilleux matins...  
J'ai vu des choses  
Pâles comme des souvenirs,  
Sur l'eau que ne saurait ternir  
Nul vent morose.

Alors au fond du Passé bleu,  
Mon corps mince n'était qu'un peu  
D'ombre mouvante,  
Sous les lauriers et les cyprès  
J'aimais la brise au souffle frais  
Qui nous évente...

J'aimais vos caresses de sœur,  
Vos nuances, votre douceur,  
Aube opportune ;  
Et votre pas souple et rythmé,  
Nymphes au rire parfumé,  
Au teint de lune ;

Et le galop des aëgyptans,  
Et la fontaine qui s'épand  
En larmes fades...  
Par les bois secrets et divins  
J'écoutais frissonner sans fin  
L'hamadryade,

Ô cher Passé mystérieux  
Qui vous reflétez dans mes yeux  
Comme un nuage,  
Il me serait plaisant et doux,  
Passé, d'essayer avec vous  
Le long voyage !...

Si je glisse, les eaux feront  
Un rond fluide... un autre rond,  
Un autre à peine...  
Et puis le miroir enchanté  
Reprendra sa limpidité  
Froide et sereine.

*Jardin nocturne*

Nocturne jardin tout empli de silence,  
Voici que la lune ouverte se balance  
En des voiles d'or fluides et légers ;  
Elle semble proche et cependant lointaine...  
Son visage rit au cœur de la fontaine  
Et l'ombre pâlit sous les noirs orangers.

Nul bruit, si ce n'est le faible bruit de l'onde  
Fuyant goutte à goutte au bord des vasques rondes,  
Ou le bleu frisson d'une brise d'été,  
Furtive parmi des palmes invisibles...  
Je sais, ô jardins, vos caresses sensibles  
Et votre languide et chaude volupté !

Je sais votre paix délectable et morose,  
Vos parfums d'iris, de jasmins et de roses,  
Vos charmes troublés de désirs et d'ennui...  
Ô jardin muet ! L'eau des vasques s'égoutte  
Avec un bruit faible et magique... J'écoute  
Ce baiser qui chante aux lèvres de la Nuit.

*Danseuse*

Sœur des Sœurs tisseuses de violettes,  
Une ardente veille blémit tes joues...  
Danse ! Et que les rythmes aigus dénouent  
Tes bandelettes.

Vase svelte, fresque mouvante et souple,  
Danse, danse, paumes vers nous tendues,  
Pieds étroits fuyant, tels des ailes nues  
Qu'Eros découple...

Sois la fleur multiple un peu balancée,  
Sois l'écharpe offerte au désir qui change,  
Sois la lampe chaste, la flamme étrange,  
Sois la pensée !

Danse, danse au chant de ma flûte creuse,  
Sœur des Sœurs divines. La moiteur glisse,  
Baiser vain, le long de ta hanche lisse...  
Vaine danseuse !

**L'Horizon chimérique**, opus 118  
Jean de la Ville de Mirmont (1886 – 1914)

*La mer est infinie...*

La mer est infinie et mes rêves sont fous.  
La mer chante au soleil en battant les falaises  
Et mes rêves légers ne se sentent plus d'aise  
De danser sur la mer comme des oiseaux soûls.

Le vaste mouvement des vagues les emporte,  
La brise les agite et les roule en ses plis ;  
Jouant dans le sillage, ils feront une escorte  
Aux vaisseaux que mon cœur dans leur fuite a suivis.

Ivres d'air et de sel et brûlés par l'écume  
De la mer qui console et qui lave des pleurs,  
Ils connaîtront le large et sa bonne amertume ;  
Les goélands perdus les prendront pour des leurs.

*Je me suis embarqué...*

Je me suis embarqué sur un vaisseau qui danse  
Et roule bord sur bord et tague et se balance.  
Mes pieds ont oublié la terre et ses chemins ;  
Les vagues souples m'ont appris d'autres cadences  
Plus belles que le rythme las des chants humains.

À vivre parmi vous, hélas ! avais-je une âme ?  
Mes frères, j'ai souffert sur tous vos continents.  
Je ne veux que la mer, je ne veux que le vent  
Pour me bercer, comme un enfant, au creux des lames.

Hors du port qui n'est plus qu'une image effacée,  
Les larmes du départ ne brûlent plus mes yeux.  
Je ne me souviens pas de mes derniers adieux...  
Ô ma peine, ma peine, où vous ai-je laissée ?

*Diane, Séléné...*

Diane, Séléné, lune de beau métal,  
Qui reflètes vers nous, par ta face déserte,  
Dans l'immortel ennui du calme sidéral,  
Le regret d'un soleil dont nous pleurons la perte,

Ô lune, je t'en veux de ta limpidité  
Injurieuse au trouble vain des pauvres âmes,  
Et mon cœur, toujours las et toujours agité,  
Aspire vers la paix de ta nocturne flamme.

*Vaisseaux, nous vous aurons aimés...*

Vaisseaux, nous vous aurons aimés en pure perte ;  
Le dernier de vous tous est parti sur la mer.  
Le couchant emporta tant de voiles ouvertes  
Que ce port et mon cœur sont à jamais déserts.

La mer vous a rendus à votre destinée,  
Au-delà du rivage où s'arrêtent nos pas.  
Nous ne pouvions garder vos âmes enchaînées ;  
Il vous faut des lointains que je ne connais pas.

Je suis de ceux dont les désirs sont sur la terre.  
Le souffle qui vous grise emplit mon cœur d'effroi,  
Mais votre appel, au fond des soirs, me désespère,  
Car j'ai de grands départs inassouvis en moi.

## RÉSERVEZ VOS DATES !

Prochains récitals *Lied & Mélodie*

Mercredi 24 mai 2017 à 19h30  
Genève, Palais de l'Athénée, Salle des Abeilles

### Récital « DICHTERLIEBE »

ŒUVRES DE SCHUBERT, WOLF, SCHUMANN

Ténor - VALERIO CONTALDO

Piano - DIDIER PUNTOS

Présentation des œuvres par JEAN-JACQUES EIGELDINGER à 19h

\*\*\*\*\*

Jeudi 5 octobre 2017 à 19h30  
Genève, Palais de l'Athénée, Salle des Abeilles

### Récital « THE MAN I LOVE »

ŒUVRES DE BRIDGE, DEBUSSY, QUILTER, BARBER, GERSHWIN

Mezzo-soprano - ANTOINETTE DENNEFELD

Piano - LUCAS BUCLIN

Présentation des œuvres par BENOÎT CAPT à 19h